

Interview imaginaire de Roger Martin du Gard

Voici des extraits des « *Souvenirs autobiographiques et littéraires* » de Roger Martin du Gard tels qu'il les a écrits dans ses *Œuvres complètes*, La Pléiade, tome 1, en 1955.

Mettez-vous dans la peau d'un journaliste qui a droit à une interview exclusive. A vous de trouver l'introduction de l'interview ainsi que les questions.

.....
.....
.....
.....
.....

Il n'est pas rare qu'un enfant, à l'heure des éveils, rencontre un jour ce condisciple ou cet aîné, pareil au magicien des contes arabes, dont les paroles fatidiques jettent un sort sur sa destinée. Un petit voisin de campagne a joué pour moi ce rôle d'enchanteur, lorsque j'avais neuf ou dix ans. (...) Ce gamin de sixième composait des tragédies en vers ! De véritables tragédies, en plusieurs actes, comme dans ses livres de classe. (...) A l'origine d'une vocation, il y a presque toujours un exemple. J'étais hanté par le désir d'écrire des tragédies, comme Jean.

.....
.....
.....
.....
.....

J'ai été un cancre : sauf en narration française et en histoire, dans les derniers à toutes les compositions. Pas tout à fait le cancre indécrottable, ni le potache indiscipliné ; non, plutôt docile, mais paresseux et résolument inattentif. (...) Le plus clair de mon temps se passait à lire en cachette des feuilletons à bon marché, des romans et des revues que je chipais à mes parents, ou que me procurait quelque condisciple débrouillard.

Au début de la seconde, mon père, inquiet de voir avec quelle persévérance je m'incrustais aux derniers rangs de la classe, décida de me mettre en pension (...) chez un professeur du lycée Janson-de-Sailly, nommé Louis Mellerio. (...) Dès mon arrivée, leur bibliothèque avait été mise à ma disposition. J'y pouvais puiser sans contrôle. (...) Le soir, je pouvais bouquiner dans mon lit jusqu'à une heure tardive, sans m'attirer de reproche : à peine, de temps à autre, une recommandation amicale de ne pas veiller trop tard.

.....
.....
.....

.....
.....
C'est Mellerio, avec sa marotte du plan, qui m'a inculqué cette notion : que tout écrit- fut-ce une simple dissertation de collègue- doit avoir les caractères et les qualités d'une construction ; c'est-à-dire qu'il doit, comme un édifice, comme un ouvrage d'art, reposer sur des bases solides, être équilibré en ses volumes et composé de matériaux appropriés ; que le travail de l'écrivain –surtout à la période préliminaire où il conçoit l'œuvre dans son ensemble et en calcule les proportions- a de profondes analogies avec le travail de l'architecte ou de l'ingénieur.

.....
.....
.....
.....
.....
La découverte de Tolstoï a certainement été l'un des événements les plus marquants de mon adolescence ; et sans doute celui qui a eu sur mon avenir d'écrivain, l'influence la plus durable. (...) Il n'a pas une « technique » qui lui soit propre, et que l'on soit tenté de s'approprier artificiellement. Les personnages qu'il nous présente sont, à tout prendre, semblables à ceux que la vie nous offre ; mais il sait découvrir dans le moindre d'entre eux cette nature secrète qui reste cachée sous les apparences et que nous n'aurions pas su voir sans lui.

.....
.....
.....
.....
.....
Au printemps de 1920, je me suis isolé, plusieurs semaines, au Verger d'Augy, avec un but précis : dresser un plan détaillé et complet des Thibault. Dès janvier (...), j'avais été brusquement séduit par l'idée d'écrire l'histoire de deux frères : deux êtres de tempéraments aussi différents, aussi divergents, que possible, mais foncièrement marqués par les obscures similitudes que crée, entre deux consanguins, un très puissant atavisme commun. Un tel sujet m'offrait l'occasion d'un fructueux dédoublement : j'y voyais la possibilité d'exprimer simultanément deux tendances contradictoires de ma nature : l'instinct d'indépendance, d'évasion, de révolte, le refus de tous les conformismes ; et, cet instinct d'ordre, de mesure, ce refus des extrêmes, que je dois à mon hérité.

Pendant ce mois décisif –mai 1920- où les Thibault sont nés, je me revois dans ma retraite berrichonne, détaché de tout, seul avec mes liasses de notes, seul avec ce nouvel univers peuplé de personnages bien à moi et bien vivants. Je devais ressembler à ces collectionneurs de soldats de plomb, qui déploient leurs armées en miniature dans un panorama de leur invention, et qui, pendant des jours, font exécuter de subtils mouvements à leurs troupes, combinent et dirigent de vastes batailles, pleines d'imprévus... Il me fallait dépouiller minutieusement mes fiches, et les classer dans un ordre définitif. Pour ce faire, j'avais rassemblé dans une grande pièce toutes les tables de la maison. Dans mon esprit, l'histoire des Thibault s'étendait sur une quarantaine d'années, et se divisait chronologiquement en douze ou treize périodes bien déterminées. Chacune de mes tables représentait une de ces périodes. Enfermé du matin

au soir, debout au centre de cet échiquier, avec un crayon, un bloc-notes et quelques fiches à la main, j'allais d'une table à l'autre, hésitant, me ravisant, revenant dix fois sur mes pas avant de déposer enfin dans la case appropriée la note que je tenais entre les doigts. Peu à peu les fiches s'empilaient sur les tables ; des dossiers se formaient... (...) Je suis rentré à Paris avec une douzaine de dossiers bien en ordre, et une impression de sécurité que je n'avais jamais connue : je tenais le fil conducteur ; il ne restait plus qu'à travailler.

.....
.....
.....
.....
.....

La Mort du père avait paru en mars 1929. Aussitôt après, me conformant à mon plan initial dont je ne m'étais jamais écarté jusqu'alors, je me suis attelé au tome suivant, L'Appareillage, qui devait être la septième partie des Thibault. J'ai travaillé à l'élaboration et à l'écriture de ce nouveau livre pendant une vingtaine de mois. En décembre 1930, tout le premier jet était écrit, et plus de la moitié du volume, mise au net, était prête pour l'impression. (...) Mon travail était fort avancé, lorsque dans la soirée du 1^{er} janvier 1931, près du Tertre, nous avons été victimes, ma femme et moi, d'un grave accident d'auto. Une ambulance nous a transportés dans une clinique du Mans, où nous sommes restés en traitement jusqu'au milieu de mars.

Pendant ces semaines d'immobilité dans le plâtre, j'ai eu le loisir de réfléchir longuement à mon œuvre, et j'ai été pris de grands doutes sur l'opportunité de finir et de publier L'Appareillage. Ce brutal arrêt dans mon travail m'ouvrait soudain les yeux. Je me suis avisé que si je continuais à demeurer fidèle au plan des Thibault tel qu'il avait été établi dix ans plus tôt, (et dont je n'avais jusque-là réalisé qu'un tiers), j'allais être entraîné à écrire une quinzaine d'autres livres ; peut-être davantage. (...) Tout bien pesé, la seule solution raisonnable était de renoncer à terminer Les Thibault comme je l'avais prévu ; et d'enter sur le tronc des six parties déjà publiées un autre dénouement, -en m'efforçant de rendre la greffe aussi peu apparente que possible.

Je n'ai vraiment recouvré la paix intérieure qu'à la fin de 1933, (dans le petit port méditerranéen de Cassis où nous nous étions réfugiés), lorsque j'ai eu enfin devant moi, étalées sur la table de ma chambre d'hôtel, toutes les fiches préparatoires de l'Été 1914 et de l'Épilogue. Un nouveau plan était greffé sur l'ancien tronc. Je n'avais plus qu'à le suivre, et à composer mes quatre derniers volumes. Les trois tomes de l'Été 1914 ont été publiés en novembre 1936 ; l'Épilogue, dont la mise en vente s'est trouvée retardée par le début de la guerre, n'a paru qu'en janvier 1940.

.....
.....
.....
.....
.....